



**ANNIE
LOISELLE**

STANKE

PAPILLONS



**ANNIE
LOISELLE**

PAPILLONS

STANKÉ
Une société de Québecor Média



Elles sont assises sur des petites chaises de métal disposées autour du lit, sauf Augustine, qu'on a installée dans le grand fauteuil des visiteurs pour qu'elle y soit plus confortable. Ça fait longtemps qu'elle attend.

Les quatre femmes regardent l'homme mourir.

De temps en temps, l'une d'elles jette un coup d'œil à sa montre, discrètement pour ne pas être impolie, mais pour se rassurer tout de même sur le temps qui file trop lentement depuis qu'elles sont entassées ici, dans cette chambre de l'hôpital Saint-Paul.

Elles sont toutes venues. Elles ne pouvaient pas vraiment faire autrement.

Elles ont hâte que ce soit fini.

L'interminable représentation de cette agonie qui dure depuis quatre heures les bouleverse dans leurs horaires serrés.

Il n'y a qu'Augustine qui n'a pas l'air pressée.

Elle aurait préféré partir avant lui, ne pas rester seule, ne pas faire pitié, surtout.

Elle n'a pas envie de pleurer, mais ses enfants l'espionnent, elles espèrent ses larmes pour avoir quelque chose à faire.

Consoler la mère.

Aimer la mère.

Faire semblant d'en prendre soin pour avoir bonne conscience.

Augustine ne se donnera pas en spectacle. Elle reste calme, comme elle l'a appris au fil des années, comme elle croit l'avoir bien enseigné à ses filles, dès les premières peines d'amour. Elle ne pleure pas son mari. Elle pleurerait bien sa solitude, mais elles lui diraient qu'elles sont là, même si elles savent que c'est en partie faux. Qu'à partir du moment où elles ont quitté la maison de leur père, elles ont oublié que leur mère avait encore besoin d'elles. Elle est si discrète, Augustine, qu'elle s'efface, même dans la vie de ses propres filles.

Elles ne sont jamais là.

Sauf maintenant, parce qu'elles n'ont pas le choix. Elles doivent regarder mourir leur père. C'est leur devoir d'enfants.

Elles sont là, donc.

Silencieuses.

Recueillies sur les aiguilles de leurs montres qui n'avancent pas assez vite.

Impatientes.

Elles voient le gris qui monte sur les jambes du père dont le corps refroidit.

L'homme respire encore, très lentement, en sifflant.

Les enfants bâillent.

La mère essuie furtivement une larme de circonstance qu'elle est allée chercher très loin dans son cœur figé.

Elles attendent et, à un certain moment de cette interminable attente, elles se rendent compte qu'il n'y a plus rien à attendre.

Leur père est mort.

Les filles se tournent vers Augustine, la mère.

Elles chuchotent : « C'est fini », tout bas, pour ne pas la heurter, et elle ne répond rien. Elle a fermé les yeux et les trois sœurs se demandent si elle ne s'est pas endormie.

Alyssa répète, un peu plus fort : « C'est fini, maman. »

Augustine sourit, sans ouvrir les yeux.

Elle dit ce que tout le monde pense : « Enfin. »

Elles sont soulagées. Elles s'embrassent et se quittent. Elles se reverront pour l'enterrement, dimanche, peut-être même avant, exceptionnellement, pour les préparatifs.



Anne a engraisé depuis quelque temps. Elle doit rentrer le ventre pour attacher sa jupe trop courte. Il faudra qu'elle révise sa garde-robe, si ça continue. Elle se dit que Térésa a dû remarquer sa prise de poids, qu'elle a dû penser qu'elle se laissait aller. Anne se maquille légèrement, chausse des souliers plats, et se

presse vers la station de métro à deux coins de rue de son petit appartement rococo, qu'elle devrait se résoudre à décorer plus sobrement puisqu'elle vieillit et que ce décor convient mal aux femmes sérieuses de son âge. Mais Anne n'est pas sérieuse et ne fait pas son âge. Elle pense à tout ça en s'engouffrant dans la bouche du métro. Elle doit être sur scène pour vingt et une heures précises. Elle devrait y être quatre minutes en avance, comme d'habitude.

Tout pourrait aller comme d'habitude, ce soir.

Sauf que le père est mort, hier.

Anne essaie de ne pas trop y penser, mais ça ne fonctionne pas. Il y a des mots qui tapent dans sa tête, des mots qu'elle aurait voulu entendre, des mots qu'elle aurait dû dire, et tous ces mots rompent sa routine, la fracassent contre le tunnel du métro, et elle voudrait subitement glisser sur les rails pour tout oublier.

Les wagons filent, s'arrêtent, les portes s'ouvrent, se referment. Anne regarde les trains passer et elle n'en prend aucun.



Térésa va aider sa mère à régler tous les détails des funérailles.

C'est une belle femme, Térésa. Impeccable. Efficace.

Frigide, aussi, peut-être. Mais ça, personne ne le sait, pas même son mari qui choisit d'admettre ses faux orgasmes. Il croit ce que lui dit sa femme, le

pauvre, et sa femme dit continuellement que tout va bien, alors il ne se remet pas en question – pourquoi le ferait-il, d'ailleurs ? Bernard est un homme de confiance et il a une confiance aveugle en sa femme. Il ne voit que sa force. L'apparente force de Térésa. L'indestructible Térésa qui s'effrite lentement, sans que personne ne s'en aperçoive vraiment.

Térésa roule vers la maison familiale. Elle sait qu'elle n'y trouvera plus son père et elle est soulagée. Elle n'a aucune raison de le regretter. Elle n'a pas de peine, mais elle se compose un air triste, par respect envers sa mère.

Elle entre dans la maisonnette pleine des relents écoeurants des cigarettes refroidies. Augustine est déjà habillée. Elle est assise au milieu du salon, son sac à main dignement posé sur ses genoux. Elle attend sa fille aînée comme on attend l'autobus, avec cette ferme certitude qu'il passera à la minute précise où il doit passer, parce qu'il ne déroge jamais à son horaire pré-établi. Térésa, éternellement obéissante et prévisible.

Térésa regarde sa mère.

Elle ne la trouve pas aussi usée qu'hier. Elle s'est mis un peu de poudre colorée dans les creux du visage et elle sent le Nivea qu'elle applique invariablement, avant de commencer la journée et avant d'aller se coucher. Toujours la même odeur de petite vieille, rassurante, douce, hydratée.

Térésa demande : « Tu as bien dormi ? »

Augustine dit : « Non. » Elle n'a pas pu dormir. Elle a peur, toute seule dans cette maison. Térésa répond : « Tu finiras par t'habituer... »

Augustine déclare qu'elle ne s'habituerà pas.

Elle n'aime pas vivre seule. Même avec Albert, c'était mieux que maintenant. C'est pour dire...

Elle s'était promis qu'elle ne vivrait plus jamais seule.

Térésà hausse les épaules. Est-ce qu'elle a vraiment le choix, Augustine ? Beaucoup de femmes deviennent veuves, du jour au lendemain, et apprivoisent la solitude. Ce n'est pas inouï. Sa mère devra bien apprendre elle aussi. Augustine pense à une autre solution, mais Térésà n'écoute pas.

Elle propose : « On y va ? »

Augustine se lève, raide, piquée que sa fille aînée ne lui offre pas immédiatement une place dans sa grande maison d'Outremont. Elle ne l'a pas élevée ainsi, inhospitalière et égoïste. Elle trouvera bien une place quelque part, chez l'une ou chez l'autre, ailleurs qu'à l'endroit où tout lui rappelle cet homme qu'elle a tant détesté, en silence, pendant ces longues années.

Depuis la veille, ce n'est pas son mari qu'Augustine pleure.

Elle pleure tout ce qu'elle a raté parce qu'elle est restée avec lui, elle pleure parce qu'elle n'est pas au point où elle aurait été si elle était partie, plus tôt, quand c'était encore le temps.

Elle est seule et vieille, inutile et indésirable, et elle n'a, devant elle, qu'une mort inévitable qui avance à trop petits pas.



Papillons s'ouvre alors qu'Albert Brown vient de mourir, laissant derrière lui son épouse, Augustine, et ses trois filles, Térésa, Alyssa et Anne.

Ces quatre femmes bien différentes, sur lesquelles plane l'ombre du mari et du père, vont apprendre à se définir en marge du regard des autres, s'affranchir de ce qu'elles devraient être pour devenir elles-mêmes, simplement.

Avec sa plume sobre et incisive, Annie Loisel offre un roman sur les recommencements, où les personnages défient l'immuable.



Née en 1976, Annie Loisel détient une maîtrise en études littéraires de l'UQAM. Elle enseigne le français et prépare une maîtrise en enseignement à l'Université de Sherbrooke. L'auteure a publié deux romans en 2013 aux Éditions Stanké : *Tout ce que j'aurais voulu te dire* et *Ça ira*. Elle a également fait paraître en 2014 *Poison et autres douceurs*, dans la collection Expression rouge. *Papillons* est son quatrième roman.

